

Extrait n°4 du livre :

La Belle Tille

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Edmond Paillot

Jean regrettait de ne pas avoir pris le ceinturon et l'étui du revolver. Bretillot avait hurlé « Dépêchez-vous ! On va se ramasser une colonne de renfort ». Il stressait un peu, le chef. L'attaque avait été bien menée. Les suspensions de la camionnette ployaient sous la charge des armes et des caisses de munitions saisies sur le convoi. Ils avaient même une mitrailleuse !

- Jean ! Finis les blessés !

L'officier allongé sur le dos avait ce regard d'un oiseau tombé du nid. Il n'avait pas d'uniforme noir, ne riait pas, mais il ne fallait pas qu'il parle.

Juste après la détonation, il remarqua son revolver, un drôle de revolver. Il avait tenté de retirer le ceinturon mais il devait se dépêcher. Il n'avait emporté que l'arme et les balles. Pedro lui avait dit que c'était un parabellum. Il en avait un pendant la guerre d'Espagne. Il lui avait expliqué le fonctionnement de la culasse à genouillère. Sans l'étui, en marchant avec le revolver dans la ceinture et sur le côté, le canon frottait douloureusement sur la hanche. La meilleure solution était de le placer en arrière juste au milieu du dos.

Il avait demandé la permission de partir relever les collets. Il prit l'allée centrale de la Belle Tille. Les lapins pullulaient et il était facile d'en remplir une musette. Il s'avança dans le sous-bois des grands chênes quand il remarqua un éclat d'écorce presque circulaire. Il inspecta le tronc et vit la marque du martelage. En s'approchant de plus près, il distingua les initiales E P dans l'aubier de l'arbre. Un forestier avait projeté de faire une coupe à la Belle Tille, chez lui. Il passa d'un fût à l'autre : presque tous les chênes étaient marqués. Edmond Paillot, c'était lui, avait décidé seul, sans l'avertir de couper des arbres chez les Bosquet. Il avait relevé tous les collets et était rentré au campement. Bretillet était absent et ne devait rentrer que le surlendemain.

La nuit tombée, sans rien dire, il se rendit au village. Il traversa les jardins et frappa trois petits coups à la porte du borgne. Celui-ci ouvrit.

- Entre ! Tu as un problème ?

- Oui ! Des chênes à la Belle Tille ont été marqués. Tu es au courant ?

- Non ! Mais Paillot est venu me voir pour me proposer une coupe à abattre. Il n'a pas voulu me préciser l'endroit. Il m'a dit que je le saurai en temps voulu et qu'il ne fallait pas poser de questions à celui qui procurait du travail. Je sais qu'il partait engager les Italiens des Envers. Je ne pensais pas que c'était à la Belle Tille !

- Je peux le rencontrer à quel endroit le Paillot ?

- Dans la Combe Bernon ! Je sais qu'il martèle dans la quatorze. Au fait, le convoi, c'est encore vous ?

- Oui ! Tu vois, le train-train !

- Fais gaffe quand même ! Je voudrais aussi te dire que Paillot n'est pas un mauvais bougre et qu'il a deux gosses.

- Comme mon père ! C'est peut-être une coïncidence !

La traction était garée sur la place à tourner de la quatorze. Le vieux Bosquet aimait bien chasser là. Il connaissait tous les terriers, toutes les grottes et dolines. Il l'emmenait souvent les soirs d'affût en hiver. Il lui avait même fait l'honneur suprême de lui confier son Lefauchaux et il avait tué son premier renard vers l'aven du fou. Il entendit les coups de hachette à marteler : un coup clair pour faire sauter l'écorce, un coup mat pour imprimer la marque dans l'aubier. Il s'approcha et distingua Paillot en train d'estimer la hauteur d'un sapin.

- Bonjour !

Il sursauta comme s'il se sentait fautif.

- Jean ! Comme je suis content de te voir ! J'avais peur que tu sois tombé sur des maquisards. Personne n'avait de tes nouvelles. Je suis navré de t'apprendre que les Allemands ont réquisitionné une coupe de chênes à la Belle Tille pour faire du bois de mine. Les bûcherons italiens commencent à abattre demain matin.

- J'ai vu ! C'est pour cette raison que je voulais te voir.

- Tu as bien fait, j'espérais te rencontrer pour en parler. Je suis obligé de faire couper, je n'ai pas le choix. Je vais te parler comme un père à son fils : tu ne peux pas continuer à vivre au milieu des bois, recherché par les Allemands et les résistants. Pense à l'hiver ! Je peux t'aider à passer en Suisse, je t'enverrai tout l'argent que tu veux. Regarde ! J'ai déjà l'argent de ta coupe.

Il sortit un large porte-feuille de maquignon de sa veste. Il l'ouvrit et étala en éventail les liasses de billets.

- Une fortune payée d'avance ! Je viens de la perception ! C'est pour toi, tu peux vivre heureux jusqu'à la fin de tes jours avec ta forêt ! Je peux tout arranger, tu me fais un papier chez le notaire, tu comprends, il faut être réglo et...

- Mais je ne veux pas vendre les bois de la Belle Tille.

- Tu seras obligé de vendre non seulement les bois mais aussi toute la propriété ! Tu n'es pas assez naïf pour croire à un débarquement ! Nos ennemis sont les Anglais ! Qui bombarde les villes françaises ? Les Allemands nous ont sauvé du communisme,

notre gouvernement est français. Pétain ! Ton père l'admirait assez. Viens avec moi chez le notaire !

- Mais mes parents et mon frère ?

- Tu dois bien penser qu'ils ne reviendront jamais. Tu as eu la chance de passer entre les mailles du filet mais...

- Qui t'a dit que j'avais échappé à la rafle ?

- Mais les Allemands, tout le monde le sait !

- C'est faux ! Ils ont dit qu'ils m'avaient relâché !

- Qui t'a dit ça ?

- Les résistants ! Tu mens ! Tu crois que je suis recherché par les maquisards ! Tu crois que je n'ai pas de nouvelles du village ? Un menteur ! Voilà ce que tu es ! C'est toi qui as dénoncé toute la famille, tu es le seul à savoir que j'ai échappé à la rafle !

Jean criait de plus en plus fort. Edmond Paillot blêmit, la hachette passait d'une main à l'autre.

- Je ne vais pas continuer à parlementer avec un gosse ! Tu vas me suivre sinon...

- Sinon !

- Sinon, je vais utiliser la manière forte !

Il s'avança sur lui, la hachette passait toujours d'une main à l'autre. Jean recula contre un arbre.

- Ton obstination va m'obliger à ...

Il s'arrêta en voyant le parabellum braqué sur lui.

- Tu es fou !

- C'est toi le traître ! Avoue !

Paillot s'avançait encore, calmement, en souriant.

- Il n'est pas chargé, hein ! Tu penses m'impressionner ! Pauvre imbécile ! Il n'est pas chargé car tu aurais déjà tiré !

La détonation résonna dans toute la combe. Edmond Paillot trébucha, tenta de se relever et s'écroula.

La nuit était tombée. Depuis les rochers de Guerche, Jean avait vu les faisceaux des phares des camions. De petites lumières avançaient désormais en ligne, méthodiquement. Il entendit un appel. Les points lumineux se regroupèrent au même endroit. Il entendit un long hurlement qui lui glaça le sang. Ils venaient de découvrir la tache de sang et madame Paillot était là !

La lune éclairait suffisamment la cour. La porte du moulin était bloquée avec des madriers. Il se rappela que les soldats l'avaient enfoncée. Il se dirigea vers le chenil, les Brunos se dressaient contre le grillage en geignant. Il poussa le verrou pour les caresser. Tambelle se coucha sur le dos. Il sentit les côtes sous ses doigts. Le borgne n'avait pas assez d'argent pour les nourrir !

A l'écurie, la stalle de la jument était vide depuis longtemps. Le crottin était sec et moisi. Il décida d'entrer dans la maison. C'était facile, la crémone de la fenêtre des parents ne fermait plus. Rose râlait un peu quand une bourrasque l'ouvrait brutalement. « Dire que tu es menuisier ! » Il appuya l'échelle contre le mur et poussa le vantail. Impeccable ! Elle ne s'était pas réparée toute seule ! Il fit le tour de toutes les pièces. Tout était retourné mais les soldats n'avaient rien détruit. Dans le buffet de cuisine, il ne restait de comestible que du pain sec. Il descendit à la cave pour prendre une bouteille de vin, tâtonna un peu et trouva le casier.

En trébuchant dans les chaises renversées, il ouvrit le confiturier. Sa main empoigna d'abord un bloc de paraffine, Rose évitait les moisissures en coulant une pellicule de cette sorte de cire sur le dessus de la verrine. Il trouva le rang des cerises, sa confiture préférée ! Dans la pénombre, il retira l'opercule de paraffine et le lécha. C'était son habitude. Cette matière n'avait aucun goût, aucune odeur. Sa mère lavait ce disque blanc et le rangeait soigneusement dans le confiturier pour le fondre ensuite sur de nouvelles verrines. Aucun goût, aucune odeur ! La solution était là ! Oui ! Les Allemands allaient être surpris !

Il se servit une rasade d'eau de vie et ressortit par la fenêtre.

Le jour se levait, il s'était embusqué devant la tranchée des grands chênes. Les bûcherons n'allaient pas tarder à arriver. La trouille, il devait simplement leur foutre la trouille. Il connaissait l'un des Italiens, un petit costaud rigolard. Il chassait aussi et le père Bosquet l'avait un jour invité à la Belle Tille. Il l'appelait par son nom de famille, Salvi, car son prénom comportait tellement de voyelles inversables qu'il était imprononçable. Chaque fois qu'un téméraire tentait par amitié de le nommer par son prénom, le bûcheron éclatait de rire.

Il entendit un bruit de moteur et reconnut le ronronnement d'un camion. Ils ne se refusaient rien les Italiens ! Venir au bois en camion, pourquoi pas en taxi ! C'était bien un camion mais un camion allemand de transport de troupes qui remontait la grande allée. Jean arma le parabellum et s'aplatit dans les broussailles. La plate-forme était bâchée et Jean ne pouvait pas savoir combien de soldats il aurait à combattre. Le camion passa à quelques mètres de lui et s'arrêta à l'entrée de la tranchée, sur l'autre accotement. Il devait tirer dès la descente du premier troupier et prendre la fuite en vidant son chargeur à travers la bâche. L'effet de surprise lui faciliterait la retraite.

Un homme sortit la tête par l'échancrure de la toile : c'était un Italien. Il sauta à terre et se retourna pour décharger les outils que ses camarades lui passaient. Le chauffeur descendit à son tour. C'était un Allemand, c'était le seul ! Les bûcherons, quatre en tout, entrèrent dans le bois, le passe-partout et la hache sur l'épaule. Le soldat remonta dans la cabine. C'était trop tard ! Il aurait dû tirer avant ! Il allait repartir. Pourquoi n'avait-il pas tiré ? Il avait regardé bêtement les bûcherons se préparer, alors que d'un coup de revolver, un simple coup, il aurait réglé le problème définitivement.

Curieusement, le camion ne démarrait pas, il restait garé au bord du chemin, pourtant le chauffeur s'était remis au volant. Jean se

releva lentement et s'approcha de la cabine, le parabellum pointé. Il devra faire vite et se méfier de l'effet miroir du pare-brise et des rétroviseurs qui pouvait le trahir. Il s'avança lentement, se colla contre la carrosserie, le doigt sur la détente.

Il avança la tête pour regarder à l'intérieur : vide ! Le soldat n'était plus là ! Il regarda autour de lui puis sous le camion pour voir au moins ses bottes mais le soldat avait disparu ! Il se dressa sur la pointe des pieds devant la vitre latérale. Le chauffeur, allongé de tout son long sur la banquette, lisait, la nuque appuyée contre la portière. Jean empoigna doucement la poignée et la tourna d'un coup en ouvrant brutalement, la tête bascula dans le vide. Il tira aussitôt. Une belle balle, juste au milieu du front !

Il écouta en souriant : les coups de hache avaient brusquement cessé. Un mince filet de fumée s'échappait de la culasse du parabellum. Il avait déjà remarqué ce détail après la mort de Paillot. C'était peut-être normal, il demanderait quand même à Pedro. Il arracha les fils du démarreur et partit à la recherche des bûcherons.

Il vit luire un objet et se dirigea dans cette direction. C'était un passe-partout, des musettes pendaient après une branche basse. Les Italiens avaient décampé. Il visa la lame juste sur le nerf d'acier. Il se méfia d'un éventuel ricochet. Il se souvint brusquement des paroles du vieux Bosquet « Un outil, c'est sacré ! On doit le respecter comme le pain ». Il baissa le canon.

Un merle effarouché sifflait à côté d'une torchée de charmilles, il aperçut une tache blanche. Il fit quelques pas et un homme se leva : c'était Salvi, les mains en l'air. Il faisait pitié, il claquait des dents. Il s'exprimait en gémissant des mots que Jean ne pouvait comprendre. Il parlait pourtant assez bien le français habituellement ! Sa langue maternelle le rassurait sûrement. Jean comprit qu'il parlait de ses enfants, des « Bambinos ». Du plat de la main, il lui indiqua les hauteurs, l'un devait être jeune, trois ou quatre ans, pas plus. Il remit le revolver dans sa ceinture, l'Italien souffla profondément et sourit en le remerciant par de grands

gestes. Il se précipita vers la musette pour en ressortir une bouteille de vin, la dérisoire rançon de sa peur. Jean lui tapa sur l'épaule et par miracle Salvi se mit à parler français.

- Pardon ! Moi pas savoir toi vivant. Partir avec mes frères si moi les retrouver !

Il se mit à rire comme un enfant victime d'une mauvaise farce. Il redevint sérieux.

- Paillot, toi l'as tué ?

- Oui ! Tous ceux toucher un arbre : pan ! Compris ?

Le vin était bon ! Les Italiens ne buvaient pas de la piquette. Il le remercia et partit en direction de la route. Il pensa au vieux Bosquet devant sa charrue. Il venait de labourer une parcelle, il transpirait à grosses gouttes. Le soc poli par la terre brillait comme un sou neuf. Jean avait passé sensuellement sa main sur l'acier lisse.

- Tu vois comme le travail rend beau ! Pour les hommes c'est pareil ! Sans labeur, la charrue rouillerait et je serais gras comme un porc à engraisser ! Un outil, c'est sacré, malheur à celui qui le détruit, il se prive de son gagne-pain !

Il arriva au grand virage. L'Italien avait vraiment eu peur. Ce qui l'intriguait, c'était ce besoin qu'avaient les hommes de se retrancher derrière leur progéniture en cas de panique ! Paillot avait deux enfants, Salvi des bambinos. Les poilus de quatorze, ils n'avaient pas d'enfants, eux ? Un homme qui s'est reproduit, devait-il être épargné ? Il fallait éviter certainement de tuer les bons étalons pour assurer la relève de la prochaine guerre ! C'était une nouvelle mode, comme le rouge à lèvres !

Le camion du boucher peinait dans la montée avec des toussotements de moteur, il déboucha enfin de la courbe. Jean sauta sur le marchepied, le pauvre Roger devint tout pâle et s'arrêta en lui tendant la caisse.

- Non ! Ne crains rien ! Je vais te la remplir.

Il lui tendit trois grosses coupures. Le boucher le regardait les yeux écarquillés.

- Tu vas déposer chez le borgne tous les jours un paquet de viande, pas du rôti, de la viande avec des os aussi, pour ne pas que les chiens s'ennuient, mais pas de lapin, c'est dangereux. Des côtes ou bien de la queue de bœuf, ce serait bien. Je trouve qu'ils ont maigri mais il ne faut pas lui dire qu'il ne les nourrit pas assez. Il fait ce qu'il peut avec ce qu'il a, tu comprends ? Tu as de l'argent pour assurer la nourriture pendant au moins six mois. Je donnerai une grosse somme au borgne pour que tu continues tes livraisons s'il m'arrive un malheur, d'accord ?

- D'accord !

- Bon ! En faisant le tour des fermes pour acheter des bêtes, tu n'as pas vu Duchesse à tout hasard ?

- Non !

- Tant pis ! Va vite déposer ta viande ! A plus tard !

Le camion repartit dans un bruit d'engrenage. Il était bizarre Roger, pas bavard ni rigolo comme d'habitude, inquiet, oui ! Il était inquiet. Pourquoi lui avait-il passé la caisse ? Duchesse ! Où était la jument ? Il avait vu des paysans labourer mais il n'avait pas prêté attention à leurs chevaux. Il pensait que la jument était au moulin, soignée par le borgne. Pourquoi ne lui avait-il pas dit que Duchesse avait été réquisitionnée ? Le nouveau propriétaire savait-il qu'elle était pleine ? S'il la soumettait à des taches trop pénibles, elle risquait d'avorter.

Il remonta le chemin muletier de la trois, il passa devant le faux-fuyant¹, le poste préféré de Roger. Il arriva sur le chemin de la Découverte, regarda attentivement des deux côtés puis partit en direction de la baraque.

Elle était vraiment bien placée, au soleil levant, dissimulée dans un bois de sapins avec un seul sentier d'accès. Une sentinelle pouvait surveiller à la fois la route de Nans et le village. Sans

¹ Piste empruntée par le gibier.

jumelles, on voyait très bien les fenêtres de la bicoque du borgne. Si on apercevait un drap blanc : branle-bas de combat. Bretillot avait fourni le drap, le bûcheron ne connaissait pas le luxe de coucher dans un lit bien dressé.

Jean passa devant les combottes, deux chasseurs se postaient à cet endroit : Jean-François à mi-revers et Denis au tas de cailloux. Ils avaient été mobilisés, ils avaient combattu dans le nord. Faits prisonniers, ils s'étaient évadés. Personne n'avait de leurs nouvelles, on savait seulement qu'ils avaient pris le maquis, mais où ?

En s'approchant de la baraque, il reconnut Bretillot en pleine discussion avec un homme habillé en costume de ville qui lui tournait volontairement le dos. Le chef lui fit signe de s'éloigner. Il obliqua dans la futaie pour retrouver ses camarades. Pedro râla :

- Qu'est ce que tu foutais ! On commençait à s'inquiéter !

Il n'eut pas le temps de répondre : Bretillot poussa la porte en demandant le silence.

- Je viens de recevoir des ordres de Londres. Désormais toutes les opérations doivent être concertées avec le commandement des forces libres. Ils ont apprécié nos actions et nous recevrons un nouveau parachutage. Mais ! Car il y a un mais ! Nous devons nous limiter uniquement à des objectifs économiques. Il est inutile de descendre une patrouille, il est plus important de faire dérailler un train de marchandise en partance pour l'Allemagne. Ceci pour une raison simple : ne pas se mettre à dos la population civile, inspirer de la sympathie et non de la crainte. Les boches prennent de plus en plus souvent des otages pour se garantir et nos opérations ne sont pas toujours comprises par nos compatriotes. Pour les collabos, il faudra attendre la fin de la guerre pour régler leur compte, pas de jugement sommaire, sauf urgence. Cela toujours pour les mêmes raisons. J'ajoute pour finir que tous les maquisards doivent considérer leur refuge comme une caserne et ne sortir que sur ordre. Nous sommes des soldats et non des bandits de grand chemin. Je pense avoir été clair !

Tout le monde approuva, surtout Pedro le dynamiteur. Bretillot regarda Jean.

- Viens, je voudrais te parler d'homme à homme, je n'ai pas trop apprécié ton escapade !

Ils sortirent sur le pas de la porte.

- Où étais-tu depuis deux jours ?

- J'ai descendu Paillot à la Combe Bernon et un soldat allemand à la Belle Tille !

Le chef le regarda d'un air effaré, il bredouilla :

- Tu as entendu les directives ?

- Oui, mais c'était après ! C'est Paillot qui a dénoncé ma famille, j'en suis sûr. Il n'a pas avoué mais il m'a menacé de sa hachette et...

- Et le boche ?

- Il avait amené des bûcherons pour couper des chênes à la Belle Tille, ça s'est passé bêtement, tu comprends ?

- Oui, je comprends que je vais être obligé de me passer de tes services. Tu n'es pas un patriote, tu défends tes intérêts sans te préoccuper des conséquences. Prends tes affaires ! Je ne peux pas te couvrir, tu agis comme un tueur.

Dans un sanglot, Jean se révolta en criant.

- Tu n'as rien compris ! Rien ! Je ne défendais pas mes intérêts, je défendais la Belle Tille. Tu étais bien content de chasser avec mon père... Oui, je fous le camp ! J'emmerde les cons qui nous commandent, bien planqués à Londres en nous envoyant des bombes sur la gueule !

Il poussa avec rage la porte de la baraque pour prendre sa musette et partit à travers bois. Il s'était pris plusieurs fois les jambes dans les ronces, les larmes coulaient sur ses joues, des larmes de colère, les plus douloureuses ! Il arriva dans la clairière péniblement. Il se laissa glisser sur le sol et s'allongea. La musette lui meurtrissait le dos, il s'en étonna et l'ouvrit. Il compta : six

grenades quadrillées. Il avait oublié de les rendre après l'attaque du convoi.

Jean Bosquet venait de finir d'empiler le bois, il hochait la tête, en maugréant. Tout son passé exposé sur la place publique ! Heureusement qu'Alain avait ramassé les douilles et prévenu Flora. Il pourrait préparer la riposte. La femme du maire l'avait toujours détesté, elle laisserait libre cour à sa rancœur accumulée depuis un demi-siècle. Il ne pouvait tout de même pas lui montrer le contenu de la valise ! Elle risquait de faire une crise cardiaque ! Une arme ! Elle contenait une arme ! La pauvre, si elle savait !

Il pouvait contrer ses détracteurs ! Il restait cependant un problème à résoudre : l'histoire des haricots verts ! Que voulait dire le gendarme ? Il gardait jalousement un secret, c'était sûr. Il n'avait pas prononcé cette phrase sans raison. « Les haricots verts facilitent le transit intestinal, je répète : les haricots verts facilitent le transit intestinal ». Avec une voix nasillarde et grésillante, ces quelques mots lui rappelaient les messages de Radio-Londres « Les Français parlent aux Français. Les haricots verts... ». Il était évident que le gendarme n'avait pas voulu dévoiler une mystérieuse confidence à ses hommes ! Rien n'était innocent !